

DISSERTATION DE CULTURE GÉNÉRALE (épreuve n° 253)

ANNÉE 2015

Épreuve conçue par EM Lyon
Voie économique et commerciale

Comme lors des sessions précédentes le sujet proposé cette année à la sagacité des candidats se présentait sous la forme d'une question ouverte qui reprenait le thème au programme et l'interrogeait à partir d'une perspective précise, celle d'une « fidélité au réel ». Encore une fois, les concepteurs du sujet ne cherchaient pas à décontenancer les candidats ou à leur poser une question qui aurait pu leur paraître quelque peu subsidiaire par rapport aux cours suivis durant leur préparation. Au contraire, le sujet se voulait au cœur même de la problématique de la vérité et invitait les candidats à reprendre à leur compte la question de la correspondance entre deux ordres hétérogènes : celui ontologique du réel d'un côté, celui logique et gnoséologique de la vérité de l'autre. Cette formulation devait permettre d'interroger la conception Aristotélicienne de la vérité comme accord entre le jugement et la réalité et de passer à l'épreuve de la critique la définition de Saint Thomas d'Aquin : « veritas est adaequatio intellectus et rei » (*Somme Théologique*, Ia, question 16, art.1). Mais la notion de fidélité devait -les concepteurs l'espéraient- alerter les candidats sur les présupposés de la définition de la vérité comme simple et limpide adéquation de la pensée aux choses. Encore une fois, il fallait pour saisir la portée du sujet se livrer à une analyse précise des termes seconds, en l'occurrence ici, « fidélité », « réel », mais aussi pour les meilleures copies, « définir ». Et c'est bien ce travail d'analyse conceptuelle, cette attention précise à la lettre même du sujet qui devait départager les copies et permettre d'établir un classement le plus discriminant possible.

Une telle formulation, ne présupposait aucune érudition doctrinale particulière, et devait permettre à tous les candidats de mobiliser leurs connaissances. Si le sujet réactualisait un problème largement débattu dans le champ de la métaphysique, il sollicitait également la culture littéraire, esthétique ou épistémologique des candidats. La question pouvait apparaître, en première lecture, trop attendue et insuffisamment discriminante. Cette critique si elle est toujours possible, reste à la surface des choses et ne fait pas droit à la formulation singulière du sujet. Une de ses difficultés consistait à éviter la simple et pure restitution doxographique et à problématiser une conception un peu naïve de la vérité-correspondance en faisant varier le sens du concept de « fidélité » ou en interrogeant ce qu'on appelle le réel qui ne saurait se limiter au donné de l'immédiateté sensible. On espérait des meilleures copies qu'elles s'interrogent sur les limites de la définition et se demandent si le rapport du discours à la réalité suffit à caractériser exhaustivement le concept de vérité ? La formulation du sujet, parce qu'elle déclinait et spécifiait la question classique de l'adéquation de l'esprit au réel en des termes singuliers devait permettre aux candidats, du moins l'espérait-on, de construire une réflexion personnelle attentive à la polysémie des notions mobilisées.

Cette attention à la lettre du sujet devait initier un travail de problématisation sans lequel les copies ne sont que des inventaires de doctrines et d'exemples. Répétons-le une fois encore, la dissertation de culture générale exige une lecture minutieuse du sujet et un effort d'élaboration tout au long de l'introduction pour nouer le problème en des termes clairs et vigoureux. Ainsi, en définissant la vérité comme un rapport entre deux ordres hétérogènes, l'un explicitement nommé, la réalité, l'autre simplement suggéré, le discours, le sujet prétendait-il éviter l'écueil d'une définition purement formelle du vrai. Mais ce recours à une garantie empirique est plus

problématique qu'il n'y paraît car il présuppose que nous ayons accès au réel en soi afin de pouvoir juger de la fidélité ou non de notre représentation. Or ce « réalisme naïf » n'est pas tenable car ce que nous appelons le réel est ce que nous construisons à partir de nos catégories culturelles, linguistiques ou rationnelles. Si la réalité est, en fait, « nouménale », inaccessible en elle-même, quelle légitimité pouvons-nous encore accorder au critère de fidélité ? Et ce problème se redouble en un second : en admettant à titre d'hypothèse que nous ayons accès à cette réalité comment, ainsi que l'a montré Frege, comparer ce qui est incomparable ? Comment établir un lien de fidélité, d'exactitude ou de conformité entre le réel et un code nécessairement formel par quoi on tenterait d'en rendre compte ?

On exigeait cette année encore que tout candidat se confronte à ce travail d'analyse, exigence d'autant plus impérieuse que la formulation choisie articulait une pluralité de notions (« fidélité », « réel », « définir ») dont il fallait construire les concepts avant de répondre à la question posée. Autant le dire immédiatement la plupart des correcteurs ont regretté la faiblesse de ce moment analytique dans des copies, par ailleurs, savantes et instruites. Le jury en est réduit à répéter les mêmes conseils. Par exemple que tous les termes du sujet doivent être pris en compte, même et surtout dans le cas présent, « définir » ! Ou encore, que la fidélité ne peut -être, comme on l'a trop souvent noté, purement et simplement rabattue sur la notion d'adéquation. Tous les correcteurs rappellent que ce travail d'analyse conceptuelle est essentiel : le candidat peut y faire valoir la précision de son regard et la finesse de son jugement. Sans ce travail préalable la dissertation rate souvent son objet pour n'être alors qu'un inventaire de doctrines. Sans doute cette année cet effort devait-il être un peu plus minutieux que les années précédentes du fait du nombre des notions qui composaient le sujet et le spécifiaient. Et manifestement certains candidats ont éprouvé des difficultés à tenir compte de sa formulation complète ce qui les a amenés à délaissé, voire à complètement oublier, une de ses dimensions.

La notion de « fidélité » constituait la première difficulté dans la mesure où les candidats la découvraient avec le sujet. Le jury n'exigeait pas une analyse étymologique fine mais était disposé à valoriser fortement ceux qui s'y essaieraient et qui rappelleraient que la fidélité est, à l'origine, la qualité de celui qui reste loyal à la foi (*fides*) donnée. Certes, cette dimension de loyauté ne devait pas surdéterminer le sujet car la relation au réel n'a, même métaphoriquement, pas grand-chose à voir avec la conjugalité ou à une allégeance politique. Mais, elle devait tout de même attirer l'attention des candidats sur la dimension morale et même affective de notre rapport au réel. En effet, être fidèle, c'est, au sens où un récit peut l'être, rapporter exactement les faits en un discours dont la validité se mesure à sa conformité avec la réalité. Mais, c'est aussi, en amont, faire crédit à cette réalité, c'est-à-dire, à l'expérience immédiate à laquelle nous attribuons spontanément une valeur ontologique sans laquelle elle ne pourrait prétendre mesurer la validité de notre discours. Et cette foi donnée à l'immédiateté sensible devait, évidemment, faire l'objet d'une réévaluation critique par laquelle les candidats étaient invités à construire un concept plus rationnel et moins immédiat de la réalité.

Si le sujet privilégiait la fidélité au sens de la « qualité de ce qui est conforme à l'exactitude et à la vérité », il devait amener les candidats à réfléchir ce rapport de conformité autrement que comme une simple identité. Car, pour fidèle que soit une représentation, elle n'est jamais un simple reflet mais plutôt, une recreation en un code (littéraire, pictural, mathématique...) obéissant à ses propres lois et structures. Ainsi, le romancier naturaliste ne pourra jamais rendre la présence synesthésique d'un individu au monde et sa prose aussi exacte et descriptive soit-elle restera soumise à la norme linguistique et ne pourra restituer ce qui se donne dans l'ordre de la simultanéité sensorielle qu'en le distribuant successivement au fil de sa phrase, qu'en le

soumettant à la linéarité du signifiant. Ainsi en va-t-il de tout code par quoi une réalité est représentée. Il re-présente et, finalement, traduit le réel en un langage et des normes qui lui sont toujours hétérogènes de sorte qu'il faudra penser la relation de fidélité -si ce terme garde un sens - non pas comme une reproduction, une copie ou même une correspondance mais comme un effort pour restituer, et par là mettre en exergue, certains aspects du réel qu'on juge essentiels. Une telle fidélité qui ne signifie pas soumission de l'esprit au donné, intègre alors la possibilité d'une distance, d'un écart vis-à-vis du réel et esquisse une reprise qui est moins répétition que modélisation. Et l'on voit immédiatement la fécondité d'une telle compréhension dans le domaine artistique ou même épistémologique.

On pouvait s'attendre à ce que l'analyse de la fidélité soit assez peu développée car l'expérience nous apprend que les candidats négligent trop souvent les notions qu'ils jugent insuffisamment philosophiques, soit qu'ils ne les aient jamais explicitement rencontrées en cours, soit (mais la disjonction n'est pas exclusive) qu'ils les considèrent trop prosaïques, et par là, peu dignes d'intérêt. Par contre, on pouvait légitimement espérer que « le réel » soit questionné avec attention et minutie. A minima, le jury espérait que l'on différencie la pure immédiateté sensible et une réalité plus conforme aux exigences de la raison. Pour cette dernière le réel ne peut être que consistance et effectivité, caractéristiques qui commandent aux différentes figures de la permanence ontologique. Ainsi, pouvait-on mobiliser Platon pour qui le « réel vraiment réel », l'essence, ne peut-être qu'invariable et identique à soi (*Phédon*, 78e). Mais on pouvait aussi interroger la célèbre formule hégélienne : « ce qui est rationnel est effectif, et ce qui est effectif est rationnel » (*Principes de la philosophie du droit*, préface, trad. Derathé) pour différencier ce qui dans la réalité empirique est, en terme hégélien, phénoménal c'est-à-dire contingent, subjectif et arbitraire de ce qui est nécessaire et, donc, pleinement réel.

La distinction kantienne entre « phénomène » et « noumène » pouvait également permettre de dépasser un réalisme naïf et de poser la question de la construction du seul « réel » auquel le sujet constituant peut prétendre accéder qui est celui de sa représentation. Dans cette conception les garanties d'objectivité sont alors à rechercher du côté de l'activité législatrice de l'entendement transcendantal et de l'universalité des règles de liaison à partir duquel il construit les phénomènes. On espérait que les meilleures copies s'interrogent alors sur la réalité décrite par les sciences de la nature et opposent par exemple, « un réel » qui ferait l'objet d'un simple consensus des savants (objectivité faible) à celui décrit par un réalisme scientifique qui prétend, lui, à une objectivité forte. On pouvait encore, en prenant pour exemple, comme le fait Bachelard avec le phénomène électrique, mobiliser le concept de « déréalisation » pour montrer que bien souvent le progrès de la connaissance n'est possible que lorsqu'on « détache le phénomène étudié des spécifications matérielles qui semblaient être sa condition profonde ». Ainsi, le phénomène électrique n'est-il compréhensible que lorsqu'on arrête de considérer l'électricité « comme une propriété de certaines substances » (*Le rationalisme appliqué*, ch.VIII) comme le verre ou la résine.

Malheureusement le jury tient à dire sa déception : les principales notions du sujet (fidélité, réel, définition, vérité) n'ont pas été, la plupart du temps, définies même de façon univoque. Un correcteur note, dépité, que pour la plupart des copies le réel se limite à « ce qui nous entoure » ou se réduit à une simple réalité immédiate sans que jamais ces candidats ne soupçonnent qu'il puisse exister un autre type de réalité que ce qu'ils décrivent comme une pure évanescence. Un autre remarque la bonne volonté de certaines copies qui s'arrêtent sur chacun des mots du sujet mais de façon si mécanique qu'elles ne parviennent jamais à « une intelligence globale du sujet » et font de ce moment analytique « un rite propitiatoire » sans aucune fécondité ni nécessité rationnelle. Là encore, il faut en appeler à l'intelligence contre « les trucs », recettes faciles ou

autres tics caractéristiques d'un mécanisme mental et non d'une pensée vivante. Rappelons que si l'analyse conceptuelle est absolument nécessaire -on ne le redira jamais assez- elle ne doit pas, pour autant, atomiser et démembrer le sujet au point de le rendre inintelligible ! Elle doit, au contraire, favoriser une compréhension globale de son sens et de ses enjeux ; analyse et synthèse constituent des opérations complémentaires et indispensables au procès de la pensée. Le jury note avec regret que les candidats ont de plus en plus de mal à passer de l'une à l'autre de façon fluide et dynamique comme si leur esprit incapable de plasticité ne pouvait opérer que par juxtaposition de « moments » bien délimités et procéduralement définis.

L'analyse de la vérité aurait dû donner lieu à des développements plus étoffés puisqu'il s'agissait du thème de l'année. Le recours à Aristote semblait particulièrement opératoire et de nature à illustrer les présupposés ontologiques du sujet. On pense, par exemple à ce passage où le philosophe grec affirme que « que de même que l'écriture n'est pas la même chez tous les hommes, les mots parlés ne sont pas non plus les mêmes, bien que les états de l'âme dont ces expressions sont les signes immédiats soient identiques chez tous, comme sont identiques les choses dont ces états sont les images » (*De l'interprétation*, 1 trad. Tricot). En distinguant un discours extérieur qui est celui des langues historiques d'un discours intérieur qui est la langue naturelle de l'âme, il entend garantir contre tout conventionnalisme la possibilité d'une représentation fidèle de la réalité. Cette langue naturelle de l'âme n'est rien d'autre que la logique, la structure même de la rationalité en deçà de la variété linguistique et l'arbitraire des langues positives. Si l'on peut dire vrai, c'est qu'à la structure prédicative (sujet, copule, prédicat) de la proposition logique correspondent les catégories ontologiques de la substance et de l'attribut. Cette correspondance entre la structure de la proposition et celle de l'Être est sans cesse réaffirmée par Aristote et permet de penser la fidélité au réel comme élaboration d'un discours qui obéissant à des normes qualitatives (théorie de la proposition, règles de l'inférence...) décrit la substance et ses propriétés. La pensée, du moins celle qui respecte les règles logiques, cette langue universelle et naturelle de l'âme, reflète l'être et cette correspondance de la proposition et du fait définit bien le vrai : « ce n'est pas parce que nous pensons d'une manière vraie que tu es blanc, que tu es blanc, mais c'est parce que tu es blanc, qu'en disant que tu l'es, nous disons la vérité » (*la métaphysique*, théta, 10, trad. Tricot).

Les correcteurs espéraient aussi retrouver dans certaines copies la version tarskienne de cette correspondance entre jugement et réalité. Et l'analyse de son célèbre exemple « la neige est blanche » est vrai si et seulement si effectivement elle l'est, aurait pu montrer que l'accord qui est posé, l'est ici, entre deux zones linguistiques, celle du métalangage et celle du langage, ce qui fait de cette conception une théorie déflationniste qui réduit celle-ci à une simple décitation. Mais sans doute était-ce trop espérer tant les candidats manifestent depuis quelques années leur peu d'appétence pour les sciences et l'épistémologie ? Et en effet, ces exemples furent très peu mobilisés ce qui était plutôt prévisible en ce qui concerne Tarski mais plus surprenant, et même décevant, à propos d'Aristote et de sa logique.

Enfin, on pouvait attendre des candidats qu'ils puisent dans leur culture littéraire afin d'interroger le rapport que la narration entretient avec la réalité. Le roman naturaliste d'une part, l'autobiographie d'autre part, font l'un et l'autre de la fidélité au réel une exigence constitutive de leur genre. On pense, par exemple, à l'ouverture des *Confessions* de Rousseau et de l'insistance avec laquelle il garantit à son lecteur cette conformité de l'écriture aux faits : « je veux montrer un homme dans toute la vérité de sa nature ». Certes, l'entreprise sous l'effet de la distance temporelle ou de l'illusion rétrospective peut paraître hasardeuse, aussi l'auteur s'engage-t-il auprès de son lecteur à être le plus sincère possible : « j'ai pu supposer vrai ce que je savais l'être,

jamais ce que je savais faux ». Ce « pacte autobiographique » est alors, bien plus qu'une posture morale : il trace une ligne de démarcation nette entre écriture de soi et fiction. L'on pouvait alors, à loisir interroger cette prétention aux travers des non-dits tellement manifestes du texte ou, encore, à partir de la déconstruction ludique du genre que constituent *Les mots* de Sartre pour tenter de redéfinir, peut-être une fidélité qui intègre la nécessité d'un détour fictionnel... Mais là encore les correcteurs sont restés sur leur faim au point que l'un d'entre eux n'hésite pas à conseiller aux futurs candidats de mobiliser une culture « qui ne soit pas exclusivement philosophique mais aussi littéraire ou/et artistique ».

Le concours 2015 a, donc, laissé au Jury des impressions contrastées. Plus que les années précédentes, beaucoup de copies se caractérisent par une orthographe extrêmement défailante et de nombreuses maladresses dans la formulation. Plus grave encore, le niveau de réflexion de certaines copies est tout à fait affligeant. Nous avons les années précédentes, remarqué une certaine clarté d'exposition des copies, soulignant même parfois le caractère un peu mécanique des plans proposés. Ce n'est plus le cas pour certains lots qui additionnent confusion aussi bien dans la structure des copies que dans l'exposition des idées. Ces copies, assez nombreuses pour inquiéter, cumulent souvent de nombreux défauts : dogmatisme, approximations et absence d'analyse conceptuelle.

En ce qui concerne la forme proprement dite, on ne peut que dire et redire que la dissertation de culture générale reste un exercice d'écriture dont le respect des normes orthographiques et syntaxiques relève non pas de la soumission aveugle à des règles mais d'un souci minimal de son lecteur. Trop de candidats oublient qu'ils écrivent pour un autre -ici un correcteur- dont on ne peut décemment exiger qu'il se livre, quelle que soit sa mansuétude, à un exercice de déchiffrement ! Si la plupart des correcteurs jugent la qualité de l'expression « honorable », ils s'étonnent qu'un lot à présent significatif de « bonnes copies » méconnaissent certaines règles élémentaires de l'orthographe : le précédent rapport avait déjà pointé cette tendance qui semble malheureusement se confirmer cette année. Si la dissertation de culture générale n'est pas un concours d'éloquence -ce sur quoi s'accordent tous les correcteurs- elle suppose tout de même une volonté de « bien dire » qui semble animer trop peu de copies. Au contraire, elles sont trop nombreuses à être entachées des « tics » et fautes caractéristiques du discours ambiant : « du coup », « car en effet », « au final »... Arrêtons-là cette énumération fastidieuse et désopilante mais rappelons qu'une expression simple et précise est la condition d'une pensée juste et que, en conséquence, les candidats devraient se garder de toute cuistrerie ou de tout pédantisme.

Le même souci de précision devrait gouverner l'usage des références. Plusieurs correcteurs regrettent que trop de copies, et c'est assez fréquent cette année, multiplient des erreurs d'attribution. C'est ainsi qu'Hannah Arendt devient l'auteur des *Mémoires d'une jeune fille rangée* ou Aristote de *La République*. En elles-mêmes ces erreurs seraient plus ridicules que graves si elles n'étaient le symptôme d'un défaut plus inquiétant : les textes mobilisés ne sont souvent pas lus directement, ou du moins, pas avec assez d'attention et de sincérité. Le Jury rappelle que la dissertation de culture générale n'est pas un exercice d'érudition et qu'une culture modeste mais sérieuse, c'est-à-dire réfléchie et de première main, sera toujours préférable à l'inventaire doxographique. Trop de candidats oublient cette évidence de bon sens et, au lieu de prendre appui sur les textes pour nouer avec eux un dialogue critique et fécond, se contentent d'en faire un usage illustratif. Rien n'est, alors, plus éloigné des exigences de la dissertation...

Au chapitre de la présentation, plusieurs correcteurs tiennent à rappeler que celle-ci a ses

règles, ou ses usages. Un lecteur ne peut qu'être sensible à une calligraphie soignée et, à l'inverse, agressé par des copies malpropres et truffées de ratures. Le jury rappelle une fois de plus que la dissertation est un exercice de rédaction ce qui exclut toute numérotation des parties (I, II, III/A, B, C) ainsi que leur sous-titrage. Trop de candidats, en réalité, ignorent les règles élémentaires de la composition ; on écrit dans l'introduction « le sujet nous interroge » en oubliant que le lecteur n'est pas censé le connaître et que, précisément, la fonction de l'introduction est d'en produire la nécessité logique et conceptuelle ; on emploie régulièrement un « je » qui n'a rien de philosophique ou d'universel ; trop souvent, enfin, l'introduction annonce « ce qu'on va faire », le développement délayant cette déclaration d'intention et la conclusion la répétant mécaniquement une énième fois... Toutes ces malfaçons formelles témoignent en réalité d'une difficulté de fond : les candidats échouent souvent à produire une véritable problématique directement issue de l'analyse soigneuse de la formulation du sujet quand ils ne le transforment pas en un autre moins incommode ou plus familier. Ainsi un correcteur note-t-il que l'introduction est trop souvent l'occasion d'un « glissement » vers un sujet voisin mais différent comme : « faut-il passer par le réel pour accéder à la vérité? », « le réel conduit-il à la vérité? », ou encore, « à quelles conditions notre connaissance du réel est-elle possible? ». Heureusement, nous avons pu dégager un lot conséquent de copies qui, partant parfois de l'analyse du mensonge ou de la représentation picturale, sont parvenues à poser le problème de notre accès au réel et à se demander s'il n'était pas « construit » ou « reconstruit » à partir de nos catégories rationnelles.

En ce qui concerne l'organisation des devoirs les correcteurs sont partagés. Certes, la plupart des candidats tentent de produire trois parties distinctes et font un effort d'agencement formel de leur pensée. Mais bien souvent la cohérence n'est qu'apparente et rhétorique. Signe de ce déficit rationnel, l'usage abusif et souvent purement mécanique des « car » ou « en effet » dont un correcteur note « qu'il est bien rare que l'emploi de ces connecteurs donne une valeur logique effective au raisonnement ». Parfois, les copies ne trouvent pas mieux qu'une organisation thématique déclinant la réponse à la question posée en fonction des domaines : scientifique, historique, religieux.

En définitive, la plupart des copies ont adopté le plan suivant :

- 1) Le vrai est ce qui est conforme au réel (sans toujours définir ce qu'il faut entendre par là) ;
- 2) Ce critère s'avère, sous l'effet d'une pluralité de facteurs, insuffisant (caractère abusif ou trompeur de la fidélité, multiplicité des perspectives, illusions sensibles, insistance sur des critères plus pragmatiques comme l'utilité...);
- 3) Nécessité d'une critique radicale de la vérité, soit parce qu'elle est un leurre nécessaire à la vie (Nietzsche), soit parce qu'elle est relative à un référentiel particulier (historicisme), soit parce qu'elle doit être dépassée au profit d'une «vérité personnelle »...

En lui-même ce plan était possible mais supposait un vrai travail de redéfinition conceptuelle en cours de route, par exemple du « réel », pour être vraiment fécond. Cette année encore le jury relève les difficultés des candidats à produire un raisonnement dialectique qui ne soit pas une juxtaposition « de points de vues » plus ou moins arbitraires.

Les meilleures copies se sont livrées en deuxième partie à une critique assez fine de la relation de représentation par exemple à partir de la notion d'adéquation entendue chez Spinoza, non pas comme relation de l'idée à la chose, mais comme une détermination intrinsèque de l'idée vraie. On pouvait, en effet, s'appuyer sur ce passage où Spinoza dit des idées vraies qu'elles ne sont pas « des peintures muettes sur des tableaux » (*Ethique*, II, 36) mais l'expression de l'attribut pensée et de l'enchaînement nécessaire de ses déterminations. Un autre correcteur a eu le plaisir de lire une belle analyse de la définition hégélienne de la vérité entendue comme « accord d'un

contenu avec lui-même » et non pas comme « accord de l'objet avec notre représentation » ce qui « présuppose alors un objet donné » (*Encyclopédie des sciences philosophiques*, add au §24, trad. Bourgeois). Dans ce cas comme dans l'exemple précédent, il s'agissait de penser la vérité non comme un rapport extrinsèque de l'idée envisagée dans sa relation à l'objet qui lui fait face, mais comme une détermination intrinsèque de la pensée elle-même.

Quelques copies, enfin, parmi les plus convaincantes, ont tenté dans une troisième partie de montrer que la restitution de certains aspects du réel suppose qu'on les isole de la gangue de l'expérience sensible pour les rendre intelligibles. Ainsi, aussi bien en littérature que dans la science, il s'agirait de retrouver le réel après un détour par l'abstraction et le concept. Mais il manquait souvent à ces tentatives intéressantes des exemples solides (notamment littéraires) sans lesquels l'argumentation reste lacunaire et, partant, dogmatique.

Le présent rapport voudrait finir sur un constat optimiste : une fois encore les correcteurs ont tous relevé le travail effectué par la grande majorité des candidats durant leur année de préparation. Ils ont manifestement bénéficié d'une formation exigeante et accédé, pour la plupart, à une variété de savoirs dont témoignent les dissertations. Le jury ne doute pas de l'excellence de l'enseignement qui leur a été dispensé : la moyenne générale de l'épreuve est là pour rappeler le sérieux de la préparation dont ils ont bénéficié. Mais il appelle les candidats à ne pas s'en contenter et à se confronter personnellement aux textes et aux œuvres, à faire preuve d'esprit critique, à ne jamais fuir la difficulté lorsqu'ils la rencontrent mais, au contraire, à la considérer comme une chance et l'occasion d'un véritable travail personnel. En un mot, tout ce qui favorise l'activité, la curiosité, le dynamisme de l'esprit doit être cultivé. Alors, les meilleures copies ne seront pas seulement savantes mais également pensées. Et le jury rappelle, comme l'année précédente, qu'il accueille toujours avec bienveillance toute tentative de réflexion qui, prenant appui sur une analyse conceptuelle modeste mais patiente, témoigne d'un véritable engagement intellectuel.